

LA CHASSE EN TUNISIE, DANS L'ANTIQUITÉ ⁽¹⁾

L'Afrique — on entendait par cette contrée, la Proconsulaire, la Numidie et les Maurétanies — était abondante en gibier de toute espèce et particulièrement en bêtes féroces. Les auteurs anciens nous disent aussi que les habitants de l'Afrique se livraient à la chasse avec passion. Une preuve en est que des animaux sauvages et des scènes de chasse sont souvent représentés sur les mosaïques ou pavements des riches demeures romaines, vandales ou byzantines, mosaïques que l'on peut voir au Musée Alaoui. Le maître de la maison se plaisait à avoir sous les yeux les exploits que lui ou ses ancêtres avaient accomplis en chassant le lion, le sanglier ou même le lièvre et la perdrix.

Parmi les fauves qui hantaient les *saltus* de la Proconsulaire, le lion était le plus redoutable et le plus redouté, moins par sa férocité que par les dégâts qu'il causait aux troupeaux jusque dans les villages. Polybe nous dit que les paysans carthaginois mettaient en croix les lions qu'ils capturaient afin que ce spectacle écartât les autres lions qui rôdaient autour des villages. Ce texte de Polybe a permis à Flaubert de faire des rapprochements saisissants dans *Salammbô*.

Jugurtha, petit-fils du roi Massinissa, était rompu à tous les exercices physiques et passait aussi une partie de son temps à la chasse frappant l'un des premiers le lion et les autres animaux sauvages, nous dit Salluste. Il frappait le premier à cause de son courage sans doute, et parce que, étant fils de roi, cet honneur lui était réservé. Chasser le lion était un droit régalien; mais ce fauve pullulait tellement en Afrique que la chasse en devint libre à partir d'Honorius, et en fait bien avant.

D'autres bêtes féroces hantaient les forêts africaines : la panthère, le léopard, l'ours brun, le guépard, le serval, l'hyène, etc. Toutes ces bêtes, y compris le lion, faisaient l'objet, sous la domination romaine, d'une chasse spéciale qui consistait à les capturer vivantes pour être expédiées à Rome qui en faisait une grande con-

(1) Nous avons consulté : *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, t. II (*la Tunisie*) par P. Gauckler; t. III (*l'Algérie*) par de Pachtère, Paris 1910-1911; S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I; *Poetæ Minores*, traduit par Cabaret-Dupaty, Paris 1842; P. Monceaux, *les Africains I, les Païens*; article de A. Reinach *Venatio*, dans le *Dictionnaire des Antiquité de Daremberg et Saglio*.

somation. On les destinait aux jeux et spectacles de l'amphithéâtre. Les chiffres que nous ont laissés les historiens de l'époque montrent l'ampleur de ces hécatombes.

Sylla, à l'occasion de son triomphe, offrit un spectacle où l'on vit 100 lions aux prises avec des Africains. Pompée produisit 400 panthères et plusieurs centaines de lions luttant contre les Gétules, et Jules-César pour ses triomphes, fit voir un combat de 400 lions contre 500 fantassins. Dans ses mémoires, Auguste déclare qu'il donna au peuple romain vingt-six fêtes au cours desquelles



Fig. 1. — Monnaie de Juba I, représentant un éléphant d'Afrique

Fig. 2. — Monnaie de Bacchus II, représentant un cavalier numide montant un cheval à cru et le dirigeant de la main droite avec une baguette tandis que de la main gauche il tient un javelot

(D'après Muller, *Numismatique de l'Ancienne Afrique*, t. III).



Oudna — Mosaïque du seuil.
Chasse à course avec mention des noms de levriers

(Photo Musée Alaoui)

furent tuées 3.500 bêtes d'Afrique. Beaucoup d'autres empereurs, par la suite, furent prodigues de ces sortes de spectacles fort goûtés par le peuple romain. Jusqu'au début du V^e siècle de notre ère, on note des expéditions de bêtes fauves à Rome. L'Afrique était comme un réservoir inépuisable d'animaux féroces, au point que le mot *africanæ* avait fini par désigner les grands fauves, en particulier les panthères.

Comment parvenait-on à les capturer vivants ? On organisait des battues de grande envergure auxquelles participaient des rabatteurs à pied et à cheval qui, par leurs cris et leurs gestes, effrayaient les animaux sauvages. Ceux-ci fuyaient alors devant eux vers des pièges à fosse recouverts de branchages.

On capturait aussi les fauves au moyen de grands filets tendus et dissimulés, où l'animal était pris dans les rets — comme le lion de la fable — ou bien on utilisait des cages-atrappes munies de solides barreaux que l'on appâtait avec des chevreaux vivants, comme nous le montre une mosaïque découverte à Carthage. Dans une autre mosaïque découverte à Hippone, on voit des rabatteurs protégés et cachés par des boucliers tendre des torches enflammées pour repousser des lions et panthères vers une cage.

Pline l'Ancien raconte que les bergers de Gétulie jettent leur manteau à la tête des lions, ce qui les aveugle et permet, dit-il, de les enchaîner facilement. Nous voulons bien le croire. De fait, les fauves traqués et furieux faisaient parfois face aux chasseurs et cherchaient à les déchirer; il fallait alors les combattre à l'aide du javelot ou du poignard, ce qui n'allait pas sans grand péril. Sur les mosaïques précitées, on voit d'une part la tête d'un chasseur écrasée sous les pattes d'une lionne allongée et, d'autre part, une panthère qui a terrassé un valet.

* * *

La chasse à l'éléphant mérite une mention spéciale. Ce grand pachyderme vivait dans la steppe à l'état sauvage, par bandes nombreuses. Polybe nous dit que la Libye était pleine d'éléphants et que dans certaines régions du Sud on se servait de leurs défenses pour faire des clôtures de parc à bestiaux. On cherchait à les capturer vivants pour les domestiquer. D'un dressage rapide après leur capture, on les employait à la guerre à l'époque des guerres puniques. Hannibal emmena avec lui des éléphants et leur fit franchir les Alpes. Les rois numides, après la destruction de Carthage, continuèrent à s'en servir, et Juba, allié de Caton contre César, en mit un certain nombre en ligne à la bataille de Thapsus, sans succès d'ailleurs. L'éléphant figure sur des pièces de monnaie attribuées à Jugurtha et à Juba.

C'était aussi un gibier royal. Le grand Pompée, après avoir détruit les pirates qui infestaient la Méditerranée, fit escale à Utique, et, pour se délasser, il chassa l'éléphant en Numidie pendant quarante jours, ce qui semble indiquer que le lieu de chasse était assez éloigné de la côte.

La chasse à l'éléphant était, dans l'Antiquité, une chasse difficile et dangereuse quand on voulait employer l'arc ou le javelot, car l'animal vivant par bande ne se laisse pas facilement approcher, et quand il est attaqué, même par une troupe nombreuse, il fonce devant lui et saisit son adversaire avec sa trompe ou le piétine avec furie. Il est probable que Pompée et sa suite acceptèrent la collaboration des chasseurs du pays.

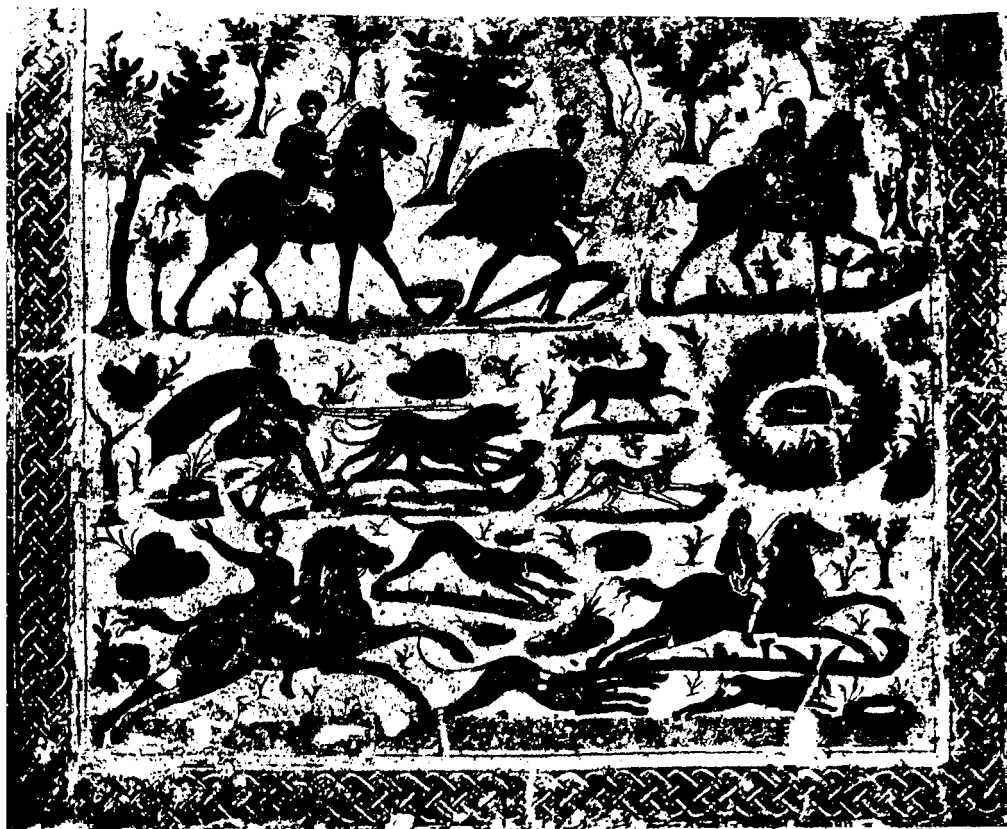
Les Troglodytes, habitants des régions présahariennes, s'étaient

spécialisés dans la chasse à l'éléphant. Le procédé qu'ils employaient, d'après Pline, exigeait une agilité extraordinaire : montés sur des arbres voisins de la piste coutumière des éléphants sauvages, ils sautaient sur le dernier éléphant de la bande et, à l'aide d'une hachette très aiguisée, coupaient les jarrets de la bête et s'enfuyaient à toute vitesse pour ne pas s'exposer à la colère de l'animal blessé ou à celle de ses proches.

On employait également un autre procédé qui consistait à fixer en terre de grands arcs, maniés par de jeunes gens vigoureux qui lançaient des épieux en guise de flèches. Puis, on suivait l'animal blessé à la trace pour l'achever au moment propice.

Pour les capturer vivants, on faisait de grandes battues pour pousser les animaux vers des fosses recouvertes de feuillages, ou bien on les dirigeait dans un long défilé fait de main d'homme et sans issue. Là, enfermés dans des fossés et des levées de terre, on les domptait par la faim jusqu'à soumission complète.

Mais déjà au premier siècle de notre ère, la domestication de l'élé-



El Djem — Mosaïque de la chasse à courre dans les oliviers

(Photo Musée Alaoui)

phant à des fins militaires ou autres, n'avait plus sa raison d'être. On lui faisait quand même une guerre acharnée pour s'emparer de ses défenses. L'ivoire, aussi précieux que l'or, était fort recherché pour confectionner les statues des dieux. Aussi, l'on ne s'étonnera pas que l'éléphant de Maurétanie ait complètement disparu dans les tout premiers siècles. Mais le marché de Carthage était pourvu d'ivoire par les caravanes qui l'apportaient du centre de l'Afrique où vivaient de grandes troupes d'éléphants.

* * *

La Proconsulaire, comme la Numidie, était abondante en sangliers dont la race n'est pas éteinte heureusement. La toponymie africaine a conservé le souvenir de la présence de cet animal en de nombreux endroits marqués par les noms de *Djebel Hallouf*, *Aïn Hallouf* et *Oued Hallouf*. (Le mot *hallouf*, qui désigne le sanglier et le porc en arabe dialectal et en berbère, est un vieux mot libyen qui est parvenu jusqu'à nous). Le sanglier est souvent représenté dans les mosaïques romaines, soit seul soit dans des scènes de chasse. Sa chair était très estimée des anciens. On le chassait ordinairement à pied, à l'épieu ou au javelot, dans les fourrés où il se terrait d'habitude.

Dans les montagnes plus ou moins boisées, on chassait aussi le cerf, la chèvre sauvage, le porc-épic, etc.; et dans les plaines et les steppes, de nombreuses variétés d'antilopes et la gazelle commune.

Les grands propriétaires fonciers pratiquaient la chasse à courre si aisée dans les régions tunisiennes faiblement ondulées. On chassait ainsi non seulement les antilopes et les gazelles, mais aussi l'autruche et bien entendu le lièvre.

La chasse à courre est assez souvent représentée sur les mosaïques. On y voit les maîtres à cheval richement vêtus suivis de leurs valets de chiens tenant en laisse des lévriers et des sloughis. On chassait à courre même dans les oliviers comme nous le montre une mosaïque d'El-Djem. Plaisir de grands seigneurs.

Les simples paysans pratiquaient sur leur terres la chasse à l'affût, au chien courant et souvent le piégeage, ce qui leur permettait de varier leur alimentation. Le gibier commun représenté sur les mosaïques comprend, outre le lièvre et la perdrix, la caille, l'outarde, la pintade, le coq de bruyère, la bécasse, l'oie, le canard.

La chasse au faucon était aussi pratiquée : introduite d'assez bonne heure en Afrique, elle était surtout en usage à l'époque vandale (V^e siècle), suivant une mosaïque de Carthage où l'on voit un chasseur à cheval tenant sur le poing gauche un faucon prêt à prendre son vol.

* * *

En ce qui concerne l'armement, les Africains employaient à la chasse la lance, le javelot, le poignard, le couteau, l'épieu, l'arc et le lasso.

« La lance, dit S. Gsell, était munie d'une hampe très robuste et gardée en main. C'est ainsi, par exemple, qu'on se mesurait avec



Oudna — Mosaique représentant une exploitation agricole avec scènes de chasse :
chasses au sanglier, à la perdrix et à la panthère.

(Photo Musée Alaoui)

le sanglier. » Une mosaïque de Carthage représentait un chasseur debout, vêtu d'une courte tunique opposant un épieu qu'il tient des deux mains à un sanglier furieux qui le charge. L'épieu durci au feu était muni d'une pointe solide et parfois entouré d'anneaux « propres à modérer la violence du coup porté par le chasseur » selon la description de Gratius dans son poème sur la chasse.

Cependant, la véritable arme de chasse des Africains était le javelot « pourvu d'une pointe en fer assez large, nous dit Gsell, à l'extrémité très aiguë, adaptée par une douille à une hampe en bois courte mais solide. Chaque homme portait deux ou trois javelots. La distance que ces traits franchissaient était tout au plus d'une quarantaine de mètres, mais les Africains les lançaient avec adresse... ». C'est dire qu'il fallait s'approcher assez près du gibier, même dangereux, pour pouvoir le tirer avec la certitude de l'atteindre dans une partie vitale.

L'arc était certainement utilisé en maintes circonstances, pour le gros et menu gibier. Une mosaïque représente un chasseur galopant décochant une flèche à un lion accroupi, et une autre mosaïque nous montre une gazelle percée d'une flèche perdant son sang à grosses gouttes.

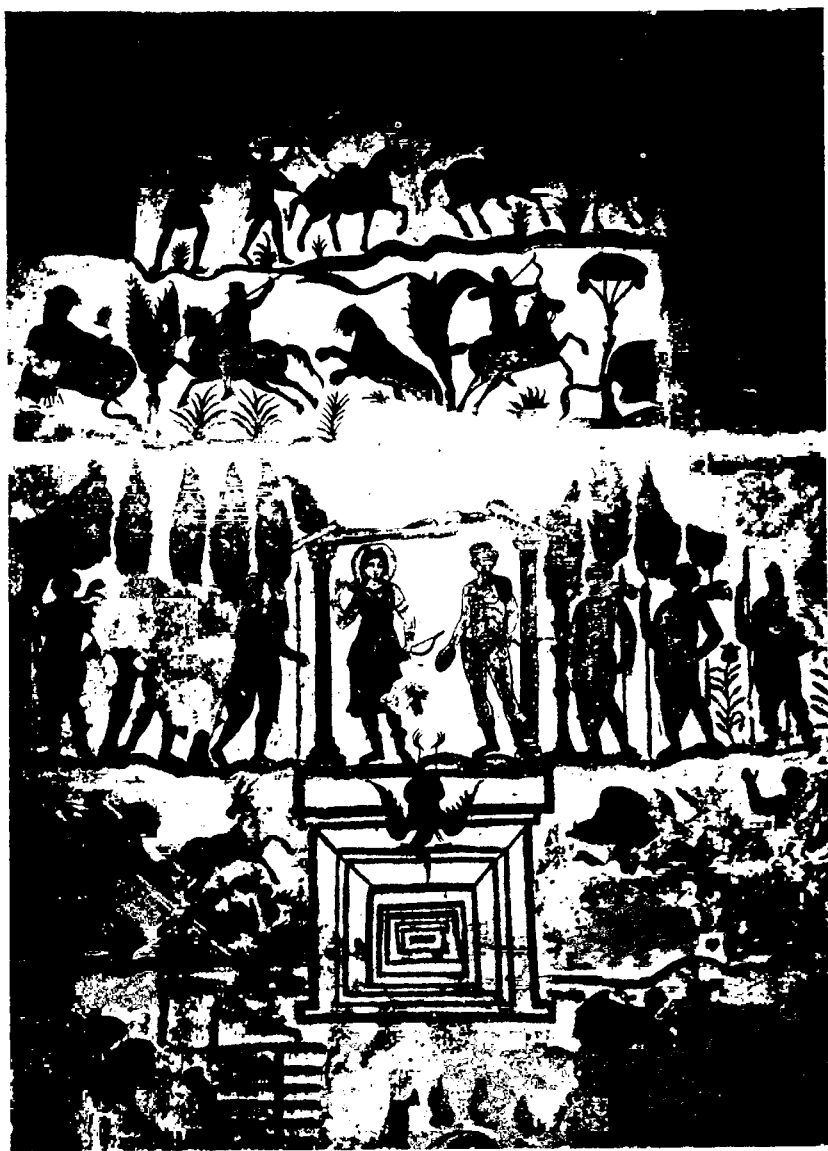
A ces armes, il faut ajouter le coutelas à lame de fer aiguisée que l'on passait à la ceinture et le poignard à lame courte. Les rabatteurs étaient parfois armés seulement d'une matraque. Pour le menu gibier, le jet de pierres à la main ou à la fronde était utilisé.

On employait aussi le lasso qui était en chanvre ou en cuir. Une mosaïque de Carthage représente un cavalier galopant à toute vitesse et prenant un cerf au lasso; sur une mosaïque d'Hippone, c'est un onagre qui est pris au lasso.

Les pièges, y compris le lacet, étaient couramment utilisés pour prendre le gibier. Les filets paraissent avoir été d'un usage général surtout pour la capture des grands fauves, comme nous l'avons vu. Gratius Faliscus nous dit que les filets doivent avoir quarante pas de longueur (59 m. 20) et dix nœuds de haut (environ 10 mètres) et qu'il faut les border d'une corde solide à quatre bouts qui en fera six fois le tour afin qu'ils puissent contenir les bêtes d'une certaine grosseur. Ils doivent être confectionnés en lin d'une certaine qualité, mais pas trop blanc pour ne pas effrayer le gibier.

Pour rabattre les animaux sauvages vers les pièges et les filets on se servait d'un épouvantail curieux fait de plumes d'oiseaux rouges et blanches que l'on attachait à des cordelettes et qui formaient des sortes de guirlandes que l'on suspendait aux arbres. « Ces appareils, nous dit Némésien de Carthage, effrayent comme la foudre les ours, les sangliers énormes, les cerfs timides, les renards... et les empêchent de franchir la redoutable barrière ». Sur une mosaïque d'Oudna, on voit un chasseur sous une peau de chèvre marchant à quatre pattes qui surveille des perdreaux en train de se diriger vers un filet en forme de nasse.

Enfin, on chassait à la glu les grives, les becs-figues et autres



Carthage — Mosaïque représentant un départ pour la chasse.
Au centre : Diane et Apollon

(Photo Musée Alaoui)

passereaux que l'on attirait en imitant leurs cris ou à l'aide d'appelants.

Sous la domination romaine, la chasse était régie par une législation spéciale. Il existait des chasses gardées.

* * *

Les chasseurs africains avaient deux auxiliaires précieux : le cheval et le chien.

Némésien de Carthage qui vécut dans cette ville durant la seconde moitié du III^e siècle, nous décrit ainsi dans ses « Cynégétiques », le cheval qui convient au chasseur : « Procurez-vous un cheval de Mauritanie qui ait conservé toute la pureté de son sang, coursier endurci à la fatigue que le Mazace basané (le Berbère) nourrit dans le désert. Ne reculez pas devant sa grosse tête et son ventre difforme. Ennemi du frein, il aime à balancer sur son dos sa flottante crinière; mais souple et docile, il obéit au plus léger coup de baguette qui frôle son cou folâtre. Il s'élance et s'arrête à ce signal. Que dis-je ? la vivacité de sa course dans les vastes campagnes augmente même ses forces, et l'émulation lui fait devancer ses rivaux... Les chevaux de Mauritanie conservent après de longs services cette vigueur de la jeunesse et les qualités précieuses qu'ils ont fait briller dans la maturité de leur âge ne s'usent qu'avec leurs corps. »

Le cheval qui est ainsi décrit est figuré sur une pièce de monnaie que l'on attribue à Syphax, ainsi que sur quelques mosaïques.

Quant au chien de chasse, Némésien nous renseigne aussi sur les différentes races à utiliser, et il nous trace le portrait d'une chienne comme tout chasseur se doit d'en posséder une : « Choisissez une chienne de noble race, de Laconie ou d'Epire, qui parte et revienne à la voix, qui a les jambes hautes et fermes, une large poitrine, des côtes arrondies avec grâce, les reins amples et vigoureux, les cuisses bien arquées, les oreilles souples et pendantes ».

Cependant, il est bon que la meute du chasseur soit variée : « Ne vous bornez pas à entretenir la race de Laconie ou d'Epire. La Bretagne nous envoie aussi des chiens rapides et ardents à la chasse. Ceux de Pannonie et d'Espagne ne sont pas moins estimés, et ceux d'Afrique ont également leur prix. Et même les chiens de Toscane ont leurs qualités malgré la petitesse de leur taille et la longueur de leurs poils : ils savent mener la piste jusque dans les prairies parfumées de fleurs (à cause de la finesse de leur odorat) et découvrir le gîte secret des lièvres ».

Les chiens sont souvent reproduits sur les mosaïques du Musée Alaoui; un des plus beaux spécimens est le tableau qui ornait le seuil de l'*œcus* d'Oudna, où l'on voit deux chasseurs montés sur des chevaux au galop, accompagnés d'un valet et précédés de deux magnifiques lévriers, *Ederatus* et *Mustela*, lancés à la poursuite d'un renard et d'un lièvre. C'étaient sans doute les deux chiens

préférés d'un chasseur qui avait tenu à rappeler ainsi leurs exploits.

* * *

Le départ des chasseurs pour la chasse nous est dépeint sur une mosaïque de Carthage où l'on voit, dans un décor de bois et de rochers, deux cavaliers chaudement vêtus sur des chevaux richement harnachés suivis d'un valet à pied poussant un mulet chargé de provisions, et d'un rabatteur qui porte sur l'épaule une matraque. C'est un départ pour la chasse aux fauves comme nous le montrent les autres registres de la mosaïque. On y voit même au retour six chasseurs faisant un sacrifice à Diane et à Apollon : sur l'autel gît une grue éventrée. Mais le plus souvent, au retour de chasse, on suspendait les prémices à l'arbre de la divinité qui dominait la clairière.

Le départ pour la chasse au petit gibier exigeait un moindre appareil. On nous recommande de porter de fortes chaussures et de garnir nos jambes de guêtres, de couvrir nos épaules d'une courte casaque et notre tête d'un bonnet de fourrure, de porter une carnassière en cuir de veau ou de bête fauve, et d'être muni des armes qui conviennent, et pour le reste de s'en remettre à la Divinité.

La saison de la chasse en Afrique était l'automne et l'hiver.

Némésien, que nous nous plaisons à citer, invoque ainsi Phébé : « Parais, entourée de gracieuses naïades, de jeunes et fraîches dryades, de toutes les nymphes des eaux, et fais retentir les échos des montagnes ! O Déesse, conduis ton poète dans les bois solitaires : je te suis; découvre-moi les retraites des bêtes sauvages. »

Nourri de lettres gréco-latines, Némésien fait ici une invocation classique, mais beaucoup de ses concitoyens devaient prier de préférence les vieilles divinités punico-libyennes qui, sous des noms latins, commandaient aux forces de la nature. Et comme les Africains ont toujours été un peu superstitieux, il existait certainement des pratiques magiques pour atteindre le gibier sans trop de fatigue et de danger.

Némésien termine ainsi son invocation à Phébé : « Accompagnez-moi vous tous qui êtes épris de la chasse, vous qui détestez la chicane, vous qui fuyez les agitations du négoce, le bruit des villes, le fracas des armes, et vous que la passion du gain n'entraîne point sur l'abîme des flots. »

Ainsi, en poursuivant le gibier qui se dérobait, on cherchait alors comme aujourd'hui à oublier un moment le souci des affaires, à se détendre et à se distraire au sein de la nature.

Arthur PELLEGRIN,
Membre correspondant
de l'Académie des Sciences Coloniales.